

J. R. TOLKIEN, *Du conte de fées*

ÉPILOGUE

Cette « joie » que j’ai choisie pour marque du véritable conte (ou roman) de fées, ou comme le sceau qui y est apposé, mérite une considération plus poussée.

Sans doute tout écrivain qui fabrique un monde secondaire, une fantaisie, tout sous-créateur, souhaite-t-il dans une certaine mesure être un véritable créateur, ou espère-t-il tirer sa matière de la réalité : il espère que la qualité particulière de ce monde secondaire (sinon tous ses détails)¹ sont dérivés de la Réalité ou y débouchent. S’il atteint en fait une qualité qui réponde assez bien à la définition du dictionnaire : « consistance interne de la réalité », il est difficile de comprendre comment cela se peut si l’œuvre ne participe pas de quelque façon de la réalité. La qualité particulière de la « joie » dans la Fantaisie réussie peut ainsi s’expliquer comme étant un aperçu soudain de la réalité ou de la vérité sous-jacente. Ce n’est pas seulement une « consolation » de la peine de ce monde, mais une satisfaction et une réponse à la question : « Est-ce vrai ? » Celle que j’ai donnée au début était (à juste tire) : « Si vous avez bien construit votre petit monde, oui. C’est vrai dans ce monde-là. » Cela suffit à l’artiste (ou à la partie artiste de l’artiste). Mais dans l’« eucatastrophe », on voit en un bref aperçu que la réponse peut être plus ample – ce peut être un reflet ou un écho lointain de l’*evangelium* dans le monde réel. L’emploi de ce mot annonce mon épilogue. C’est une question sérieuse et dangereuse. Il est présomptueux de ma part d’aborder un tel thème ; mais si par faveur ce que je dis a quelque valeur à aucun égard, ce n’est naturellement qu’une facette d’une vérité d’une richesse incalculable : finie seulement parce qu’est finie la capacité de l’Homme pour ce qui fut fait.

Je me risquerai à dire qu’en approchant l’Histoire chrétienne sous cet angle, j’ai depuis longtemps senti (et c’est un joyeux sentiment) que Dieu a racheté les créatures – créatrices corrompues, les hommes, – d’une manière qui convient à cet aspect, comme à d’autres, de leur étrange nature. Les Evangiles contiennent un conte de fées, ou une histoire d’un genre plus vaste qui embrasse toute l’essence des contes de fées. Ils contiennent maintes merveilles – particulièrement artistiques², belles et émouvantes : « mythiques » dans leur signification parfaite et indépendante ; et parmi les merveilles se trouve la plus grande et la plus complète eucatastrophe qui se puisse concevoir. Mais cette histoire est entrée dans l’Histoire et dans le monde primaire ; le désir et l’aspiration de la sous-création se sont élevés à la plénitude de la Création. La Naissance du Christ est l’eucatastrophe de l’histoire de l’Homme. La Résurrection est l’eucatastrophe de l’histoire de l’Incarnation. Cette histoire débute et s’achève dans la

¹ Car tous les détails peuvent ne pas être « vrais » : il est rare que l’« inspiration » soit assez forte et durable pour faire lever toute la pâte et qu’elle ne laisse pas une bonne part autre que de la banale « invention ».

² L’Art est ici dans l’histoire même plutôt que dans la narration ; car l’Auteur de l’histoire n’était pas les évangélistes.

joie. Elle a, à un degré prééminent, « la consistance interne de la réalité ». Il n'est aucun conte jamais raconté que l'homme voudrait davantage savoir vrai, et aucun que nombre de sceptiques aient accepté comme vrai sur ses seuls mérites. Car l'Art en a le ton suprêmement convaincant de l'Art Primaire, c'est-à-dire de la création. Le rejeter mène soit à la tristesse, soit à la colère.

Il n'est pas difficile d'imaginer l'excitation et la joie particulières que l'on ressentirait en découvrant que quelque conte de fées spécialement beau serait « primairement » vrai, que son récit serait historique, sans pour cela perdre nécessairement la porté mythique ou allégorique qu'il avait possédée. Ce n'est pas difficile parce qu'on ne vous demande pas d'essayer de concevoir quelque chose d'une qualité inconnue. La joie aurait exactement la même qualité, sinon au même degré, que celle que donne le « tournant » dans un conte de fées : pareille joie a la saveur même de la vérité primaire. (Sans quoi, elle ne s'appellerait pas la joie.) Elle regarde en avant (ou en arrière : la direction à cet égard n'a aucune importance) vers la Grande Eucatastrophe. La joie chrétienne, le *gloria*, est du même ordre ; mais elle est *éminemment* (elle le serait *infiniment*, si notre capacité n'était finie) élevée et joyeuse. Mais cette histoire est suprême ; et elle est vraie. L'Art a été vérifié. Dieu est le Seigneur des anges et des hommes – et des elfes. Légende et Histoire se sont rencontrées et ont fusionné.

Mais dans le royaume de Dieu, la présence des plus grands n'accable pas les petits. L'Homme racheté est encore homme. L'histoire, la fantaisie continuent et devraient se poursuivre. L'Evangile n'a pas abrogé les légendes ; il les a consacrées, spécialement l'*« heureux dénouement »*. Le chrétien a encore à travailler, de l'esprit comme du corps, à souffrir, espérer et mourir ; mais il peut maintenant percevoir que tous ses penchants et ses facultés ont un but, qui peut être racheté. La bonté avec laquelle il a été traité est si grande qu'il lui est maintenant possible d'oser supposer à juste titre que dans la Fantaisie il aide peut-être positivement à l'effeuillaison et au multiple enrichissement de la création. Tous les contes peuvent devenir vrais ; et pourtant, en fin de compte, rachetés, ils seront peut-être aussi semblables et dissemblables aux formes que nous leur donnons que l'Homme, finalement racheté, sera semblable et dissemblable aux déchus que nous connaissons.